

Un dernier Poe

Pascal Durand

Il n'y a, dans notre littérature française, qu'un seul *Tombeau d'Edgar Poe*, dont le premier vers, « Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change¹ », réalisant sa propre transposition sur un plan de banalité supérieure, s'est largement proverbialisé à l'occasion de tant de morceaux d'éloquence nécrologique. Il y a, en revanche, deux tombes d'Edgar Poe dans le cimetière presbytérien de Westminster Hall à Baltimore².

La première de ces tombes, à l'entrée du cimetière, abrite les restes du poète sous un monument érigé en 1875, grâce à une levée de fonds conduite par une enseignante locale, Sara Sigourney Rice, commanditaire ensuite auprès de Mallarmé du sonnet dont il vient d'être fait mention et qui sera effectivement publié, un an plus tard, à la fin d'un volume commémorant l'inauguration dudit monument³. La seconde, située à l'arrière du cimetière mais visible au loin depuis l'autre, correspond à l'emplacement de la première inhumation du poète, décédé le 7 octobre 1849 à Baltimore dans des circonstances qui demeurent mystérieuses. Elle est marquée comme telle par une stèle installée en 1913 par Orrin Chalfont Painter, l'un de ces hommes d'affaires philanthropes dont la pratique Amérique a le secret. Cette stèle – qui fut déplacée en 1921 à l'endroit exact de la sépulture originelle⁴ – présente en bas-relief, dans sa partie supérieure, un corbeau perché de profil sur un arc en demi-cercle et sous un nimbe formé par le vers fameux « *Quoth the Raven,*

1. « Le Tombeau d'Edgar Poe », *Poésies*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, tome I, 1998, p. 38.

2. Les amateurs de la série HBO *The Wire* apprécieront de savoir que le cimetière de cette église Westminster, elle-même localisée 519 West Fayette Street, se situe au coin West Fayette et North Green. *Google Street View* permet de visualiser précisément les lieux et d'avoir un aperçu, depuis l'entrée du cimetière, à droite de l'église, de l'emplacement respectif des deux tombes.

3. Sara Sigourney RICE (ed.), *Edgar Allan Poe. A Memorial Volume*, Baltimore, Turnbull Brothers, 1877 [1876], p. 92.

4. Cette correction a été apportée par May Garrettson Evans, future présidente de la *Poe Society* de Baltimore.

Nevermore » ; sa partie centrale mentionne les dates de cette première sépulture (du 9 octobre 1849 au 17 novembre 1875) et précise, en plus petits caractères, que les restes de Maria Clemm, la belle-mère du poète, et de Virginia Clemm, son épouse, reposent respectivement à sa droite et à sa gauche sous le monument édifié en son honneur dans le même cimetière.

C'est devant cette seconde tombe, qui est donc en réalité la première, que pendant près de soixante années consécutives, de 1949 à 2007, à chaque anniversaire de Poe, la nuit du 18 au 19 janvier, un mystérieux personnage habillé de noir, dissimulé sous un chapeau et derrière un foulard, a reproduit un étrange rituel. Ce *Poe Toaster*, comme l'ont appelé les témoins de la scène, après avoir trinqué à une bouteille de cognac, la déposait au pied de la stèle avec trois roses rouges. Quelques-unes de ces bouteilles sont conservées au musée Poe de Baltimore. La fin du rituel, peut-être assuré par au moins deux personnes successives, comme le suggère un mot trouvé sur les lieux en 1993 – « *The Torch would be passed* » –, a été officiellement actée en janvier 2012, après trois années consécutives d'arrêt¹.

L'identité de ce *Toaster* funèbre, dont il n'existe qu'une seule photographie, publiée dans *Life* en 1990², n'a pas été dévoilée, à supposer qu'elle ait jamais été percée à jour. Il s'est bien trouvé en 2007 un historien de la congrégation de Westminster Hall, Sam Porpora, pour s'attribuer, du haut de ses quatre-vingt douze ans, l'initiative d'un rituel amorcé selon lui, à des fins promotionnelles, dans les années 1970, mais comme ce rituel est en réalité attesté, par des comptes rendus de presse, dès la fin des années 1940, il s'agit vraisemblablement d'un sympathique imposteur ou d'un pâle continuateur³. Comme est aussi apocryphe, et d'une maladresse assez navrante, l'ultime occurrence du cérémonial, enregistrée en janvier 2008, lorsque roses et cognac furent nuitamment déposés au pied, cette fois, du monument de 1875⁴.

1. Nathalie Gentaz, « Ni roses, ni Cognac : l'hommage sur la tombe d'Edgar Poe s'achève », *ActuaLitté. Les Univers du livre*, 20 janvier 2012 (www.actualitte.com).

2. Le cliché, signé Bill Ballenberg, aurait été pris par un appareil photographique à déclencheur automatique.

3. Wiley Hall, « Edgar Allan Poe fan takes credit for graveyard legend », *USA Today*, 15 août 2007.

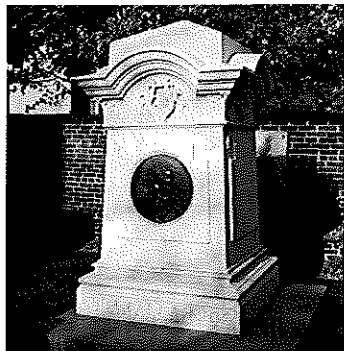
4. La plupart des données factuelles réunies ci-dessus sont plus largement documentées sur le site de la *Edgar Allan Poe Society* de Baltimore (www.eapoe.org).



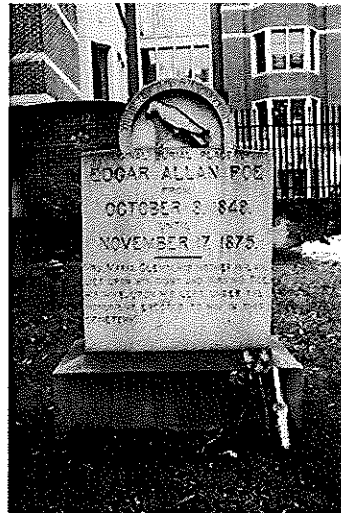
Dévoilement du monument funéraire à la mémoire d'Edgar Poe au cimetière presbytérien de Baltimore (17 novembre 1875).



Photographie (présumée) du *Poe Toaster* (Bill Ballenberg, *Life*, 1990).



Monument funéraire à la mémoire d'Edgar Poe (1875), à l'entrée du cimetière presbytérien de Baltimore.



Stèle marquant depuis 1913 l'emplacement de la première sépulture au cimetière presbytérien de Baltimore. C'est au pied de celle-ci que le *Poe Toaster* déposait rituellement fleurs et cognac.



Le sens de ce rituel soulève bien des perplexités. Aucune absorption de cognac n'est mentionnée dans l'œuvre de Poe, qui s'y connaissait pourtant en spiritueux. Quant aux roses, si l'on tend d'ordinaire à les associer aux trois personnes de Poe, Virginia et Maria Clemm, l'idée ne tient guère, puisque la stèle de 1913 précise expressément que c'est sous l'autre monument que les restes des deux femmes furent placés, en 1885, aux côtés du poète. Qu'il se soit agi d'un hommage obsessionnel, répondant aux deux codes de la libation funèbre et du dépôt de fleurs mortuaires, exécuté par un ou plusieurs admirateurs anonymes, sans doute encouragés par l'intérêt, de plus en plus vif, accumulé auprès des témoins se pressant aux grilles du cimetière et sous la pression, les uns et les autres, de journalistes locaux qui, à force d'en rapporter l'événement, ont contraint celui-ci à se reproduire indéfiniment en réponse à l'horizon d'attente installé – tout cela tombe sous le sens, mais n'épuise pas la signification du rituel ainsi reconduit chaque année et à cet endroit précis. L'hypothèse un peu rêveuse que je voudrais présenter est que ce rituel pourrait avoir revêtu aussi bien, dans la durée, la dimension d'une subtile intervention critique, visant la vertueuse Amérique et son goût douteux en matière d'architecture funéraire.

On sait que journaux et ligues de vertu n'ont pas manqué, au lendemain de la mort de Poe, d'associer la bizarre imagination de l'écrivain à l'éthylisme de l'homme : « Tant de grandeur et de malheur, écrira Baudelaire, pour soulever un tourbillon de phraséologie bourgeoise, pour devenir la pâture et le thème des journalistes vertueux¹. » L'on sait aussi que c'est en France, sous la plume de Baudelaire puis de Mallarmé, que le génie de Poe a été non seulement salué, mais le plus clairement détaché de l'ivrognerie vulgaire que certains de ses premiers biographes américains lui avaient prêtée, pour se voir associé, tout à l'inverse, à une « ivrognerie littéraire » vue, non comme la source de ce génie, mais tantôt comme l'expression martyrologique de sa profonde inadéquation avec un siècle et une nation matérialistes, tantôt comme un « moyen mnémonique, une méthode de travail, méthode énergique et mortelle, mais appropriée à [une] nature passionnée² ». La collocation du cognac et des roses pourrait bien revêtir, sous cet angle, une portée rituelle autrement plus pertinente, littérairement, qu'une banale libation funéraire doublée d'un dépôt de fleurs sur une tombe : celle d'un acte de réparation ou d'expiation collective, exécuté au nom de toute une nation, et rapprochant un alcool connotant la francité d'un

1. Charles Baudelaire, « Edgar Poe, sa vie et ses œuvres », in *Œuvres complètes*, tome 2, Gallimard, Pléiade, 1976, p. 306.

2. *Ibid.*, p. 315.

classique symbole de la haute poésie, comme pour rappeler aussi la nécessaire séparation à maintenir entre anecdotisme vulgaire et création artistique. Et que ce double rituel de libation et d'offrande ait été associé systématiquement – à l'exception de sa dernière occurrence – au lieu de la sépulture originelle du poète ne laisse pas d'être également significatif : d'un retour à l'authenticité sans doute ; d'un rejet du trop massif et académique monument inauguré en 1875¹, dont la plupart des artistes et poètes du temps se sont accordés avec Charles Swinburne pour le juger « singulièrement horrible² » ; d'un rejet aussi de ce qu'un tel monument a pu représenter en fait de reconduction matérielle et symbolique à la fois, jusque dans l'hommage rendu à titre posthume par Baltimore au poète, de la défiance toute américaine à l'égard de l'inquiétante étrangeté de son génie.

Tel était bien, en tout cas, l'avis de Mallarmé, déçu non moins par le volume commémoratif que par le trop volumineux monument. Dans la lettre de remerciement qu'il adresse à l'éditrice américaine à la réception du volume, on le voit ainsi déroger à sa courtoisie habituelle pour regretter l'esthétique très convenue des illustrations et surtout la portion plus que congrue réservée aux vers – trois pièces seulement, et de surcroît reléguées en toute fin de volume –, expression sans doute, lui dit-il, d'un usage tout américain, à l'opposé de celui qui prévaut en France et dont *Le Tombeau de Théophile Gautier* – « où n'entrèrent que des poèmes » – vient de donner un exemple en fait « d'offrande par excellence³ ». Quant au monument lui-même, la page de *Bibliographie* à la fin de l'édition Deman des *Poésies* sera d'une ironie assez cinglante :

1. L'architecte du monument fut George A. Frederick, auquel on devait déjà la construction de l'Hôtel de ville de Baltimore. L'exécution en fut assurée par Hugh Sisson, auteur d'une première pierre tombale sculptée dans les années 1860 pour la sépulture du poète, mais qui fut brisée par accident avant d'être installée.

2. Lettre du 21 avril 1876 de Swinburne à John Ingram (auquel on doit l'esquisse biographique figurant en tête du *Memorial*), citée in : Stéphane Mallarmé, *Correspondance*, Gallimard, tome 2, 1965, p. 110, note 2.

3. « Le *Mémorial de Poe* est très bien, typographiquement ; et j'aimerais la couverture sans le *portrait* et le *cottage dorés* qui ne me paraissent pas appartenir à l'art décoratif. Tel serait l'avis de Manet, que vous voulez bien prendre, s'il avait vu le livre. / Nous comprenons ce genre de publications en France tout différemment ; et dans le *Tombeau* de Théophile Gautier, publié il y a quelques années, après la mort de ce grand poète, n'entrèrent que des Poèmes, ce qui est, je crois, l'offrande par excellence, en pareil cas. Je vois par la place qui est donnée, dans notre volume, aux vers d'abord fort rares, que c'est autrement en Amérique ; et je le regrette à ce point de vue seul qu'averti j'eusse adhéré par une simple lettre, ce qui m'eût rangé au nombre des assistants lointains de la pieuse cérémonie du Monument, ou tout au moins parmi tout le monde » (lettre à Sara S. Rice du 12 janvier 1877, *Correspondance*, tome 2, éd. citée, p. 141-142.)

LE TOMBEAU D'EDGAR POE. – Mélé au cérémonial, il y fut récité, en l'érection d'un monument de Poe, à Baltimore, un bloc de basalte que l'Amérique appuya sur l'ombre légère du poète, pour sa sécurité qu'elle n'en ressortît jamais¹.

Et c'est de façon tout aussi cinglante, malgré quelques circonlocutions, que Mallarmé avait dès 1888, en appendice à sa traduction des poèmes de Poe, rapporté cet « inutile et retardataire monument » à l'« Arcane » incompréhensible présenté au « peuple » américain par l'alcoolisme du poète :

[Le tort de Poe] fut simplement de n'être placé dans le milieu exact, là où l'on exige du poète qu'il impose sa puissance. L'homme, qu'il fut, souffrit toujours de cette erreur du sort ; et qui sait, – aux deux seules phases extrêmes de sa vie quand il trempa les lèvres dans une coupe mauvaise, vers le commencement et la fin, – si l'alcoolique de naissance qui tout le temps qu'il vécut ou accomplit son œuvre, si noblement se garda de ce vide héréditaire et fatal, ne l'accueillit, sur le tard, pour combattre à jamais avec l'illusion latente dans le breuvage le vide d'une destinée extraordinaire niée par les circonstances ! Comme de bonne heure, victime glorieuse volontaire, il avait demandé à cette même drogue un mal que ce peut être le devoir, pour un homme, de contracter, et sa chance unique d'arriver à certaines altitudes spirituelles prescrites, mais que la nation dont il est, s'avoue incapable d'atteindre par de légitimes moyens.

Arcane qui ne revêt cette précision que dans l'absolu, et peut, cependant, répandre en la sérénité d'un peuple quelque trouble subtil.

Aussi je ne cesserai d'admirer le pratique moyen dont ces gens, incommodés par tant de mystère insoluble, à jamais émanant du coin de terre où gisait depuis un quart de siècle la dépouille abandonnée de Poe,

1. *Bibliographie* de l'édition Deman des *Poésies*, in *Œuvres complètes*, tome 1, éd. citée, p. 47-48. Le poète commet ici un pieux mensonge – assez curieux de la part d'un homme ordinairement si méticuleux au sujet des circonstances de composition et de publication de ses œuvres : son *Tombeau d'Edgar Poe* n'a pas pu être récité lors de l'inauguration du monument funéraire de Baltimore puisqu'il a été composé après coup pour l'ouvrage qui devait commémorer, un an plus tard, cette inauguration. Le même mensonge avait déjà figuré dans les « scolies » de sa traduction des *Poèmes d'Edgar Poe* : « Le sonnet envoyé par le traducteur des *Poèmes*, lors de l'érection à Baltimore du tombeau de Poe, et lu en cette solennité, sert de frontispice » (*Poèmes d'Edgar Poe* [Vanier, 1889], in *Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, tome 2, 2003, p. 766). L'explication, plutôt que la justification, de ce mensonge deux fois commis doit sans doute être recherchée dans le souci du poète d'activer la dimension la plus pragmatique de ce poème en forme d'oraison funèbre très orale et très fortement déictique (« Eux », « Si notre idée », « Que ce granit », etc.). De là aussi que la première version du texte, telle que publiée dans le *Memorial* de Baltimore, portait pour titre, non *Le Tombeau d'Edgar Poe*, mais *Au tombeau d'Edgar Poe*, première façon d'inscrire l'oraison poétique au lieu précis de sa profération potentielle.

ont, sous le couvert d'un inutile et retardataire monument, roulé là une pierre, immense, informe, lourde, déprécatoire, comme pour bien boucher l'endroit d'où s'exhalerait vers le ciel, ainsi qu'une peste, la juste revendication d'une existence de Poète par tous interdite¹.

Cette réticence de principe autant que d'esthétique à l'égard de la seconde tombe de Poe était déjà bel et bien codée textuellement à même les vers du *Tombeau d'Edgar Poe* publiés dans le *Memorial* du monument de Baltimore, dont Mallarmé avait reçu la photographie avec la lettre sollicitant sa participation au volume. Paul Bénichou tenait que la célèbre périphrase toute néo-classique figurant au premier quatrain – « [...] le flot sans honneur de quelque noir mélange » – caricature la vertueuse éloquence des bien-pensants américains relativement à l'alcoolisme du poète². Comment ne pas voir aussi bien, sous l'angle où nous sommes placés, au coin avant droit du cimetière de Westminster, qu'ils mettent bien en regard deux tombes de Poe ? D'un côté, absente, idéale, une tombe digne du « cas littéraire absolu³ » qu'il continue de représenter et dont le bas-relief figurerait le conflit emblématique du « sol » et de « l'éther », c'est-à-dire du réel et de l'idéal poétique. Et, d'un autre côté, lourdement présente, la tombe de Baltimore, dont on peut espérer que sa blancheur « éblouissante » aura « du moins » – seulement « du moins » – le mérite d'indiquer sa « borne / Aux vieux vols du blasphème épars dans le futur⁴ » ? Il n'est pas interdit en tout cas d'imaginer que le poète aurait préféré lui aussi la stèle de 1913 et qu'il eût applaudi, en expert ès toasts plus ou moins funèbres, au cérémonial annuel du *Poe Toaster*.

1. « Scolies » des *Poèmes d'Edgar Poe*, éd. citée, p. 767-768. Le poète n'en fera pas moins figurer une image gravée de ce monument en tête de cette même traduction des poèmes de Poe – et très précisément, pour d'identiques raisons de pragmatique poétique, en regard de son propre *Tombeau d'Edgar Poe* (*ibid.*, p. 723-727).

2. Paul Bénichou, *Selon Mallarmé*, Gallimard, 1995, p. 202.

3. « Edgar Poe », *Divagations*, in *CŒuvres complètes*, tome 2, éd. citée, p. 145.

4. Le poème est ici cité sous sa première version, telle que publiée dans le *Memorial* de Baltimore (*CŒuvres complètes*, tome 1, éd. citée, p. 128).